



# Des vies sociales bouleversées ? Les sociabilités en temps de pandémie dans les familles françaises, suédoises et suisses

**Julie Landour, Pascal Barbier, Jean-Marie Le Goff, Myriam Chatot, Sandra Constantin, Ida Lidegran, Elisabeth Hultqvist, Helena Braga Kestener**

DANS **SOCIOLOGIE** 2023/2 (VOL. 15), PAGES 223 À 240

ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 2108-8845

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-sociologie-2023-2-page-223.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Des vies sociales bouleversées ? Les sociabilités en temps de pandémie dans les familles françaises, suédoises et suisses

### *Disruption in social lives? Sociability during the Covid-19 pandemic in French, Swedish and Swiss families*

par Julie Landour\*, Pascal Barbier\*\*, Jean-Marie Le Goff\*\*\*, Myriam Chatot\*\*\*\*, Sandra Constantin\*\*\*\*\*  
 , Ida Lidegran\*\*\*\*\*  
 , Elisabeth Hultqvist\*\*\*\*\*  
 , Helena Braga Kestener\*\*\*\*\*

#### R É S U M É

« Restez chez vous », « Respectez la distance sociale », « Pas plus de six personnes dans la même pièce »... Dans quelle mesure ces mots d'ordre visant à restreindre les sociabilités physiques pour limiter la contagion de la Covid-19, ont-ils bouleversé les sociabilités familiales, et incidemment les familles, depuis mars 2020 ? Quelles sont les différentes expériences vécues de ces transformations ? Pour répondre à ces interrogations, cet article s'appuie sur plus de soixante monographies familiales réalisées en France, en Suède et en Suisse, trois pays choisis pour leur gestion différenciée de la pandémie et leur inscription dans un continuum de régimes d'État social. Il présente dans un premier temps les recompositions des sociabilités de ces ménages au fil de la pandémie, entre prime accordée à la parentèle et recompositions des sociabilités extra-familiales. La pandémie illustre dès lors de manière pertinente les effets des modèles sociaux sur l'entretien des liens familiaux, ainsi que les inégalités entre les familles pour entretenir des liens en dehors du foyer. Dans un second temps, l'article analyse le vécu de cette relative épreuve de la vie sociale, en montrant que ce sont paradoxalement les membres des familles qui ont été les plus à même de recomposer leurs sociabilités qui disent dans le même temps avoir le plus mal vécu le rétrécissement de leur vie sociale. Il met enfin en lumière les variations apparues selon le genre des individus, montrant que malgré l'alourdissement des charges domestiques sur la période, les femmes ont parallèlement apprécié le ralentissement de leur vie sociale, les hommes affichant de leur côté de plus fortes frustrations.

#### A B S T R A C T

"Stay at home", "Respect social distancing", "No more than six people in the same room"... To what extent did these slogans aimed at restricting physical sociability and limiting the spread of Covid-19 disrupt family sociability, and incidentally families, since March 2020? What are the different experiences of these transformations? To answer these questions, this article draws on more than sixty family monographs conducted in France, Sweden, and Switzerland, three countries chosen for their differentiated management of the pandemic and their inclusion in a continuum of State-Social regimes. It first presents the changing nature of families' sociability during the pandemic, between the priority given to relatives and that of extra-familial sociability. The pandemic thus provides a relevant illustration of the effects of social models on the maintenance of family ties, as well as the inequalities between families in maintaining ties outside the home. Secondly, the article analyses the experience of this relative reduction in social life, showing that paradoxically it is the members of families who were most able to recompose their social relationships who say that they have had the worst experiences in terms of their retreating social life. Finally, this paper highlights variations according to gender, showing that despite the increase in domestic burdens over the period, women have appreciated the slowdown in their social life, while men have shown greater frustration.

**MOTS-CLÉS** : crise sanitaire, Covid-19, sociabilités, familles, France, Suisse, Suède

**KEYWORDS**: Health crisis, Covid-19, sociability, families, France, Switzerland, Sweden

\* Maîtresse de conférences en sociologie, Université PSL Paris Dauphine, Irisso ; Université Paris Dauphine, Place du Maréchal de Lattre de Tassigny, 75775 Paris cedex 16, France ; julie.landour@dauphine.psl.eu

\*\* Maître de conférences en sociologie, Université Paris 1, CESSP, EHESS-CSE, 54 boulevard Raspail, 75006 Paris, France ; pascal.barbier@univ-paris1.fr

\*\*\* Maître d'enseignement et de recherche, démographie sociale, Centre LIVES, Institut des sciences sociales, Université de Lausanne, Quartier UNIL-Mouline, Bâtiment Géopolis, CH-1015 Lausanne, Suisse ; jean-marie.legoff@unil.ch

\*\*\*\* Post-doctorante, Université PSL Paris Dauphine, Irisso ; myriam.chatot@sfr.fr

\*\*\*\*\* Post-doctorante, Department of Social Policy and Intervention, University of Oxford ; Barnett House, 32 Wellington Square, Oxford, OX1 2ER, United Kingdom ; sandra.constantin@spi.ox.ac.uk

\*\*\*\*\* Professeure de sociologie, Uppsala University, Department of Education, Box 2136, SE-750 02, Uppsala, Sweden ; ida.lidegran@edu.uu.se

\*\*\*\*\* Professeure associée de sociologie, Uppsala University, Department of Education, Box 2136, SE-750 02, Uppsala, Sweden ; elisabeth.hultqvist@edu.uu.se

\*\*\*\*\* Doctorante, Uppsala University, Department of Education, Box 2136, SE-750 02, Uppsala, Sweden ; helena.braga.kestener@edu.uu.se

« Restez chez vous », « Respectez la distance sociale », « Pas plus de six personnes dans la même pièce », « Isolez-vous si vous avez plus de 70 ans ». Selon les pays, les familles et leurs membres ont été variablement appelés à recentrer leurs activités sur le foyer pour faire face à la pandémie de Covid-19, le confinement imposé dans de nombreux pays au printemps 2020 constituant une situation extrême. Dans cet article, nous proposons d'examiner les effets à plus long terme de la pandémie sur les ordinaires familiaux à partir des relations sociales dont ces familles sont le support, et ce en France, en Suède et en Suisse. Ces trois pays se distinguent en effet par leurs réactions politiques à la crise sanitaire mais aussi, plus fondamentalement, par des conceptions différentes de la famille et des rôles de genre.

En France, des publications récentes donnent à voir les effets du confinement du printemps 2020 sur les formes d'emploi et les conditions de travail (Givord & Silhol, 2020), les pratiques domestiques et éducatives (Barhoumi *et al.*, 2020 ; CAFC, 2021) ainsi que les pratiques de loisirs ou de mobilités (Lambert *et al.*, 2020 ; Mariot *et al.*, 2021 ; Thierry *et al.*, 2021). En Suisse, un accent a été porté sur les populations vulnérables et leur visibilité durant la pandémie (Bühler *et al.*, 2021 ; Mimouni & Rosenstein, 2022 ; Tillmann *et al.*, 2021), sur le bien-être durant le semi-confinement (Kuhn *et al.*, 2020), ou sur l'école à la maison (Conus & Dürler, 2021). En Suède, l'analyse de la stratégie sanitaire suédoise a occupé une part importante des travaux (Giritli Nygren & Olofsson, 2020 ; Jon, 2020 ; Winblad *et al.*, 2022). La limitation des sociabilités a constitué l'un des axes principalement mis en avant pour lutter contre la propagation de la Covid-19, à travers notamment la notion de distance sociale, terme qui a été employé dans chacun des trois pays. Ce terme se confond d'abord avec celui de distance spatiale, avec les injonctions ou obligations à maintenir une certaine distance physique entre les personnes, à porter un masque, etc. Il se réfère aussi à une limitation des contacts sociaux « en présentiel » avec autrui, ou avec des groupes sociaux particuliers, par exemple les personnes âgées. Les mesures de confinement ou de quarantaine, de fermeture des écoles, de télétravail participent à cette diminution des contacts sociaux.

Cette limitation des sociabilités a avant tout été étudiée dans le cadre de grandes enquêtes quantitatives conduites au printemps 2020 (Lambert *et al.*, 2020 ; Grossetti *et al.*, 2021 ; Charlap, 2021). Depuis, alors que la pandémie s'est prolongée,

dans quelle mesure les mots d'ordre visant à restreindre les sociabilités physiques pour limiter la contagion de la Covid-19, ont-ils bouleversé les sociabilités familiales, et corrélativement les familles, ici entendues comme des ménages où cohabitent un couple conjugal et ses enfants ? Dans quelle mesure le repli sur la famille cohabitante observé au printemps 2020 (Widmer *et al.*, 2020) est-il durable ? Quelles sont les différentes expériences vécues de ces transformations de la vie sociale dans le temps long de la pandémie ? Les familles se sont transformées en profondeur depuis la fin du *baby-boom* (Attias-Donfut *et al.*, 2002 ; Segalen & Martial, 2019 [2013]), sous l'effet des transformations de l'emploi (Castel, 1995 ; Lesnard, 2009), de l'émancipation des femmes (Picq, 2011) et plus généralement d'une logique d'individualisation (Beck & Beck-Gernsheim, 1990) et d'individuation (Elias, 1991). Ces transformations ont contribué à l'émergence d'un idéal-type de la famille contemporaine (Burgess & Locke 1960 ; Déchaux, 2009), dans lequel chacun pourrait suivre ses aspirations tout en œuvrant à un projet commun. Ce modèle familial valorisé masque toutefois l'hétérogénéité des modes de fonctionnement familiaux. Dans les pays occidentaux, les modèles sociaux construits au cours du xx<sup>e</sup> siècle valorisent plus ou moins l'émancipation des femmes et des hommes de l'institution familiale (Lewis, 1992 ; Sainsbury, 1994), engendrant ainsi des variations nationales de l'idéal-type que constitue la famille comme support économique et social. Au sein d'un même pays, en outre, cet idéal-type n'est pas à l'œuvre dans toutes les familles. Leurs organisations et pratiques varient notamment selon la forme et le contenu des relations sociales qu'elles entretiennent. Certaines présentent une faible ouverture de la vie familiale sur l'extérieur. Leurs membres « considèrent les interactions externes, avec d'autres individus ou d'autres groupes, avec une certaine méfiance » (Widmer *et al.*, 2004, p. 43). D'autres familles, à l'inverse, se caractérisent par une large ouverture de la vie familiale sur l'extérieur. Elles « valorisent les contacts externes [...] perçus comme indispensables à la dynamique interne » (*idem*). Ce degré d'ouverture-fermeture de la famille décrit les relations entre le couple et le monde extérieur (Kellerhals & Montandon, 1991), selon que la famille se nourrit de contacts externes (plus fréquemment dans les couples à capitaux scolaires importants) ou selon qu'elle s'isole. On peut par ailleurs considérer les familles selon leur degré de cohésion interne. Certaines familles « mettent l'accent sur la similitude des orientations et des idées, le partage des temps, le consensus » lorsque d'autres, au contraire « valorisent leur autonomie

## Méthodologie

Cette recherche, soutenue par l'ANR (ANR-20-COV4-0002), a été conduite en France, en Suède et en Suisse. Ces pays ont d'abord été choisis en raison de leur inscription dans des configurations diverses entre État, famille et marché, conduisant à ce que « le rôle que jouent [...] les solidarités familiales et les attentes collectives à leur égard [soit] variable d'une société à l'autre » (Paugam, 2014, p. 19). France, Suède et Suisse s'inscrivent ainsi dans des régimes d'État social et de genre différents (Esping-Andersen, 2007 ; Lewis, 1992 ; Walby, 2020) que divers travaux (Berggren et Trägårdh, 2010 ; Giraud & Lucas, 2009 ; Sayer & Gornick, 2012) permettent de situer sur un continuum, la Suède et la Suisse occupant des pôles opposés entre lesquels la France constitue un intermédiaire. Ainsi, la Suède se caractérise par un « individualisme étatiste » (Trägårdh, 1997) dans lequel prévaut un modèle à deux pourvoyeurs de revenus et deux pourvoyeurs de soins. Ce modèle soutient l'implication égale des femmes et des hommes dans l'emploi et dans la vie familiale. Il prône une relative autonomie de l'individu à l'égard du marché comme de la famille, la société s'articulant autour d'une relation forte entre individu et État. Les solidarités intergénérationnelles y sont par exemple « peu mobilisées et valorisées » (Van de Velde, 2014). De son côté, la Suisse se distingue par un modèle traditionnel avec un pourvoyeur de revenus et demi, voire un pourvoyeur de revenus et trois quarts (Studer, 2014 ; Giraud & Lucas, 2009). Dans ce modèle, les hommes sont les principaux pourvoyeurs de revenus, tandis que les femmes assurent le rôle de pourvoyeuse de soins, tout en travaillant souvent à temps partiel (Levy & Widmer, 2013). Elles investissent ainsi avant tout la sphère familiale, laquelle reste largement considérée comme une affaire privée dans laquelle l'intervention de l'État est limitée (Valarino, 2016). Marché et famille y sont les principaux vecteurs de protection, marqués par leur caractère éminemment genré. La France se positionne entre ces deux modèles : la combinaison du familialisme (Lenoir, 2003) et du féminisme d'État (Hernes, 1987 ; Revillard, 2016) favorisent les ambivalences dans les politiques sociales, familiales et d'emplois (Commaille, 1993 ; Villac et al., 2002). Le modèle français se distingue par le cumul, chez les femmes, des rôles de pourvoyeur de soins et d'apporteur de revenus, tandis que les hommes sont modestement incités à sortir de leur strict rôle d'apporteur de revenus.

Le choix de ces trois pays tient également aux réactions à la crise sanitaire de mars 2020 à juin 2021 (voir la frise chronologique en annexe électronique 1). En France, la politique sanitaire a été la plus stricte et coercitive, induisant des confinements plus ou moins complets, la fermeture des lieux publics déclarés « non-indispensables » (dont les établissements scolaires, universitaires, etc.) et la limitation des déplacements. La politique sanitaire suisse a été moins restrictive que la française, avec une gestion d'abord fédérale puis cantonale avant de redevenir fédérale au début de l'année 2021. La fermeture des établissements recevant du public a été plus dispersée au fil de la pandémie mais avec des limitations des rassemblements publics et privés à cinq personnes durant les trois premières vagues de la pandémie. En Suède, la politique sanitaire a été celle des « recommandations » plutôt que celle des restrictions sanctionnées légalement. Écoles élémentaires et collèges, commerces et restaurants sont restés ouverts, mais des interdictions de rassemblements en extérieur ont été progressivement imposées. L'injonction à la responsabilité et à la protection des personnes fragiles a gouverné la lutte contre le virus.

Entre octobre 2020 et juin 2021, 69 familles (23 en France, 22 en Suisse, 24 en Suède – voir le tableau des enquêtés en annexe électronique 2) ont été rencontrées sur la base d'un guide d'entretien rédigé collectivement. Dans le souci de rendre compte de la diversité des situations économiques, sociales et culturelles de chaque pays, nous avons sélectionné à partir de différentes bases de recrutement les familles dans les espaces géographiques et sociaux selon les stratifications nationales et les situations d'emploi des deux parents. Elles sont arbitrairement définies comme des couples hétérosexuels cohabitants ayant au moins un enfant de moins de 12 ans ; il s'agit ainsi avant tout de familles dites « traditionnelles », même si quelques cas de recomposition familiale sont présents dans notre corpus. En France, le recrutement a principalement eu lieu par le biais de deux écoles (une en zone rurale de l'ouest de la France et une en zone périurbaine dans la région Centre) et secondairement par interconnaissance en Île-de-France. Elles ont été sélectionnées en suivant la proportion des différentes classes de la « PCS ménage » de l'Insee. En Suisse, l'enquête s'est concentrée sur les cantons romands (Fribourg, Genève, Jura, Vaud, Valais). Parmi les familles enquêtées, quinze avaient participé initialement à une enquête longitudinale sur la transition à la parentalité entre 2006 et 2009 (Le Goff & Levy, 2016), puis à une nouvelle vague d'entretiens conduits en 2018-2019. La population d'enquête a été complétée par sept familles appartenant plutôt à des milieux populaires, moins présents dans le vivier initial (certaines de ces familles avaient participé au volet quantitatif de l'enquête initiale). En Suède, le recrutement a été réalisé par interconnaissances et par des réseaux sociaux comme Facebook, en visant là aussi à intégrer la stratification nationale. Toutefois, ces modes de recrutement, ainsi que l'exigence de se centrer sur des familles résidant dans chaque pays depuis au moins cinq ans, ont pour conséquence une faible présence des familles les plus fragiles. Les variations nationales des modes de recrutement, notamment liées aux difficultés inhérentes à la crise sanitaire, ont induit une connaissance plus ou moins approfondie des personnes interrogées. Les modalités de rencontre des familles (par les écoles, par un vivier d'enquête ou par interconnaissance) ont par ailleurs engendré, d'une part, un rapport diversifié à l'enquête et aux enquêteurs et enquêtrices (rapport pouvant être révélateur des pratiques de sociabilité) et, d'autre part, une invitation implicite à insister dans l'entretien sur certains sujets liés aux spécificités des contextes nationaux. Ces modalités de rencontre recouvrent pour partie la distinction par pays, ce qui invite à la prudence dans la comparaison entre eux.

Initialement prévus en face-à-face, les entretiens auprès des parents et de leurs enfants ont le plus souvent été menés par téléphone ou visioconférence, notamment en France et en Suède. Réalisés entre novembre 2020 et juin 2021, ils visaient à aborder la trajectoire sociale des parents interrogés, et les enjeux d'articulation des temps sociaux (pratiques et représentations concernant l'école, la parentalité, l'organisation domestique, l'activité professionnelle), et l'impact de la pandémie de Covid-19 et des restrictions sanitaires sur ces dimensions de la vie quotidienne. Nous avons cherché à interroger chaque membre de la famille séparément, mais le dispositif (entretiens à distance), des refus, notamment masculins, et des séparations au cours de la pandémie nous ont parfois empêchés d'interroger certains.

propre » (Widmer *et al.*, 2004, p. 43). Ainsi, la cohésion interne des familles peut se traduire par la valorisation d'une fusion entre les membres, plus fréquente dans les configurations conjugales aux revenus modestes, ou au contraire d'une autonomie et indépendance de chacun, plus régulièrement observées dans les couples à haut niveau de diplôme et dans lesquels la conjointe est très impliquée professionnellement.

Ces catégories d'analyse forgées par la sociologie suisse de la famille sont particulièrement utiles pour décrire la pluralité des fonctionnements familiaux à partir de leurs pratiques de sociabilité, en les inscrivant de manière nuancée dans la stratification sociale (Forsé, 1981). Elles ont ici nourri l'analyse de l'enquête qualitative multi-située en France, en Suède et en Suisse (voir encadré méthodologique) sur laquelle cet article s'appuie. Pour comprendre comment les familles ont adapté leurs sociabilités au fil de la pandémie, il s'agira moins de revenir sur la période du printemps 2020 que de documenter la gestion au long cours des restrictions sanitaires dans les familles, resserrées ici sur leur forme la plus traditionnelle (couple hétérosexuel cohabitant avec enfants), encore majoritaire dans les trois pays d'enquête<sup>1</sup>. Nous étudierons dans un premier temps les pratiques sociales mises en place au fil de la pandémie : dans quelle mesure les familles ont-elles réduit leurs sociabilités ? Nous montrerons que les familles ne se sont pas repliées de manière homogène sur la famille cohabitante, mais que des variations nationales et sociales sont apparues dans les liens entretenus et le degré d'ouverture sur l'extérieur, y compris dans les pays où les contraintes ont été les plus fortes. C'est à l'expérience de cette épure de la vie sociale que nous nous intéresserons ensuite : comment les familles, et plus particulièrement les individus qui les composent ont-ils vécu les restrictions de leurs sociabilités ? Nous montrerons alors le rôle joué par le degré antérieur de cohésion au sein de la famille et par le genre.

## Des pratiques de sociabilité recomposées par la Covid-19

Face à la pandémie, les différents gouvernements ont déployé des mesures visant à casser les chaînes de contamination du

virus. Les individus ont été enjoins à limiter leurs contacts à l'extérieur du foyer. Dans quelle mesure ces injonctions ont-elles restreint les sociabilités des familles et, plus exactement dans le cadre de cet article, des ménages composés d'un couple conjugal cohabitant avec ses enfants ? Cette première partie envisage les modalités de la recomposition des sociabilités pendant la pandémie, en s'intéressant d'abord à la mobilisation, nationalement distincte, des familles autour de leur parentèle, puis en signalant les variations cette fois plus sociales de la recomposition des sociabilités amicales.

### *Une familialisation des sociabilités*

Si les restrictions sanitaires ont induit une restriction des sociabilités et une concentration sur la famille lors du premier confinement (Bidart, 2021 ; Kushtanina & Vinel, 2022 ; Lambert *et al.*, 2020 ; Widmer *et al.*, 2020), notre enquête confirme ce résultat tout en y apportant des nuances, liées à des rapports différenciés à la famille proche, ainsi que l'effet des logiques sanitaires à l'œuvre dans chacun des pays. Ainsi, les personnes interrogées, parents comme enfants, en France et en Suisse témoignent de leur volonté de préserver les liens avec leur parentèle et ce d'autant plus que cette dernière s'incarne dans une « parenté pratique » nourrie du partage des tâches et des liens qui composent les quotidiens (Weber, 2005). En Suède, dont le modèle social place l'institution familiale dans une position moins centrale, s'exprime une moindre mobilisation pratique pour entretenir les liens avec les apparentés-es.

### La parentèle avant toute chose

En France et en Suisse, les familles interrogées décrivent un resserrement continu et intense des sociabilités sur le premier cercle familial, soit les personnes ascendantes et collatérales directes, conformément aux analyses développées dans les enquêtes au cours du premier confinement. Au fil de la pandémie, dans les différents ménages, parents comme enfants nous ont fait part de leur mobilisation pour entretenir ces liens affectifs, au sein desquels les grands-parents (*i.e.* les parents du couple conjugal) tiennent une place centrale. C'est ce

1. En 2018, en France hors Mayotte, 68 % des enfants mineurs vivent dans une famille « traditionnelle » (*Insee première*, n° 1788, janvier 2020) ; c'est le cas de respectivement 78 % et 75 % des enfants en Suisse et en Suède en 2019 (Office fédéral de la statistique, relevé structurel 2019 ; SCB, Statistics Sweden).

qu'exprime par exemple Mme Ravaux en France (psychologue, 3 enfants), lorsqu'elle indique avoir prioritairement vu ses parents lors du déconfinement de mai 2020 ou encore Claire Voltaire, âgée de 14 ans, lorsqu'elle explique avoir bravé les restrictions pour continuer à voir quotidiennement sa grand-mère, qui réside seule à 500 mètres de chez elle.

Cette priorisation peut s'expliquer par une inquiétude prononcée à l'égard des ascendant-es, pour leur santé physique mais aussi et surtout mentale. Mme Touhani en France, par exemple, raconte la planification de visites régulières à ses parents « âgés, fatigués » visant à rompre leur isolement (Mme Touhani, France, formatrice, 3 enfants), tandis que Mme Oliveiro en Suisse insiste sur le fait qu'il « fallait maintenir des liens avec les grands-parents [des enfants], donc il y a eu des Zooms avec les grands-parents, des fois il y a eu des Zooms avec la famille élargie » (Mme Oliveiro, Suisse, psychologue, 2 enfants). Des pratiques numériques devenues intenses et progressivement ritualisées, témoignent de l'enjeu porté par les familles suisses et françaises à ne pas rompre les liens avec celles et ceux qui comptent au quotidien.

Par exemple, avec ma famille et la famille du côté de ma maman, on a fait des Zoom justement, on a fait des visios tous ensemble où on se voyait. Ça a été l'occasion aussi de beaucoup développer la communication *via* des groupes WhatsApp. On a énormément échangé en famille grâce à WhatsApp (Mme Gamideau, France, infirmière, 1 enfant).

Ce n'est pas facile, ni pour les enfants ni pour les grands-mamans, mais on gardait contact par téléphone ou par Facetime ou des fois par Zoom, mais plutôt Facetime. Oui, on a fait quelques apéros Zoom avec les frères et sœurs (Mme Abélia, Suisse, aumônier, 3 enfants).

Au-delà de ce souci moral, repérable dans les efforts explicités par les enquêté-es d'entretenir les contacts à distance avec les ascendant-es (Mme Bonjean dit par exemple avoir eu « encore plus de téléphone » avec sa mère), l'étape du parcours de vie dans lequel se situe notre population d'enquête doit également être prise en compte tant elle a des incidences pratiques : l'accès à la parentalité fait chuter la sociabilité amicale des

couples (Héran, 1988), tandis que les sociabilités familiales, notamment grands-parentales, sont investies pour des motifs éducatifs et organisationnels (Attias-Donfut, 2008). Dans plusieurs familles enquêtées dans lesquelles les grands-parents habitent à proximité, ces derniers constituent d'ailleurs un mode de garde régulier, qui a parfois été maintenu pendant la pandémie, plus particulièrement dans les familles françaises<sup>2</sup>. Dans la famille Godin, qui réside en zone rurale, la grand-mère assure la prise en charge quotidienne du benjamin, à la sortie de l'école mais également pendant les confinements successifs car les deux parents sont mobilisés sur site : « Je sais qu'il y a toujours un risque qu'il ramène quelque chose chez elle mais le fait de ne voir plus personne, pour elle ça sera pire. » (Mme Godin, France, agente communale, 2 enfants). Du côté de la famille Dapy, qui réside dans une banlieue favorisée de l'est parisien, les grands-mères reprennent dès septembre 2020 une alternance dans la prise en charge des quatre enfants le mercredi, y compris pendant les nouveaux confinements. L'enjeu n'est pas seulement pratique, comme l'explique Mme Dapy :

C'est important pour moi qu'il y ait quelqu'un qui surveille, qui puisse vérifier les devoirs et être avec eux pour [les amener] aux activités. Ça fait un lien avec les grands-mères aussi de les voir un mercredi sur deux. Ce n'est pas trop lourd pour elles. Ils sont contents de les voir. Ça leur apporte quelque chose de plus avec nous. Je trouve qu'on a trouvé un bon équilibre (Mme Dapy, France, orthodontiste, 4 enfants).

Si les ascendant-es sont privilégié-es en France, notamment par des situations de co-présence régulièrement racontées dans les entretiens, ce sont toutefois l'ensemble des contacts avec les membres constitutifs de la « parenté pratique » (Weber, 2005) des enquêté-es qui sont particulièrement entretenus au fil de la pandémie, le travail d'entretien des liens amicaux semblant bien moindre dans le récit des enquêté-es adultes. Plusieurs répondants adultes ont ainsi rapporté avoir mis en place des temps de discussion « à distance » (par téléphone ou en visioconférence) avec leurs parents, frères et sœurs, en remplacement des visites qui animaient ordinairement leur vie quotidienne. La famille Martin décrit ainsi le maintien de la circulation des enfants et de leurs visites tout au long de la pandémie :

Je vois beaucoup ma sœur qui est juste à côté, mais ça, pendant le confinement, comme ils vivent à côté, ils passaient devant la

2. Nous faisons ici l'hypothèse que cette différence est liée à une prévalence du virus plus importante en Suisse qu'en France, notamment à la période de notre enquête (en novembre 2020, on enregistrait 672 cas par million d'habitants en Suisse contre 394 en France, voir [https://www.data.gouv.fr/fr/reuses/statistiques-sur-la-pandemie-de-coronavirus-covid-19-rapportees-au-nombre-](https://www.data.gouv.fr/fr/reuses/statistiques-sur-la-pandemie-de-coronavirus-covid-19-rapportees-au-nombre-dhabitants-par-pays/)

dhabitants-par-pays/). D'ailleurs, plusieurs familles enquêtées en Suisse ont contracté le virus et/ou connu des périodes de quarantaine, alors qu'aucune famille n'a été cas contact dans les populations d'enquête en France et en Suède, au moment du terrain de notre enquête.

maison, des fois ils rentraient un petit peu, ça nous a fait du bien aussi de nous voir, parce que finalement, il n'y a que moi en fait qui sortais parce que tout le monde était enfermé chez lui. Il fallait que je fasse très attention, mais je prenais toutes les précautions nécessaires et c'est vrai que de toute façon, j'attendais quand même quelques jours de voir si je me sentais bien. Je les ai vus, eux, sinon non, on ne voyait personne (Mme Martin, France, cadre de santé, 3 enfants).

En France et en Suisse, deux pays où la parentèle joue un rôle pratique et social fort, l'entretien des liens, à distance mais aussi physiques, avec les apparentés a constitué même après le printemps 2020 une priorité pour la grande majorité des personnes enquêtées<sup>3</sup>, et ce plus particulièrement lorsque les grands-parents assurent un rôle central dans la prise en charge des enfants (Le Goff *et al.*, 2011).

#### Récréer des sociabilités entre les membres du foyer

Entre confinement, fermeture des lieux dits « non-essentiels », couvre-feu ou limitation du nombre des personnes, les familles françaises et suisses ont passé plus de temps à leur domicile. La sociabilité intra-familiale n'a pour autant pas été investie de manière homogène au fil de la pandémie. Ainsi, les familles déjà portées par un degré de cohésion relativement fort, marqué par la recherche de consensus et la similitude des pratiques entre leurs membres, voient dans les restrictions une occasion de « resserrer les liens » comme le souligne Mme Douve en Suisse. Les parents instaurent des moments communs, régulièrement commencés au cours du printemps 2020 et qui se sont prolongés au fil du temps : « un petit apéro en famille où l'on discute » chez les Golfier en France, des balades familiales pour découvrir la région chez les Müller ou les Monier en Suisse. Tous les membres de ces familles décrivent ainsi une plus grande cohésion, particulièrement appréciée par les femmes, nous y reviendrons.

On était bien en famille. Effectivement, ça fait du temps pour se poser. On a aussi un peu plus instauré des petites réflexions. « Tiens, qu'est-ce que tu as préféré aujourd'hui ? » On le faisait déjà avant, une fois par semaine à l'apéro. Le petit moment préféré de la semaine ou du week-end. Et là c'était un truc un peu plus régulier, de se poser un peu, du temps de philosopher un peu, c'est une impression de parenthèse un peu hors du temps (Mme Lenoir, France, sage-femme, 3 enfants).

Il convient de noter ici que ces familles, qui entretenaient déjà avant la pandémie une cohésion interne importante ou qui trouvent à travers la pandémie un espace-temps leur permettant de tendre vers une plus forte cohésion, relèvent avant tout des catégories les plus diplômées et partageaient par ailleurs déjà une certaine horizontalité des relations familiales.

D'autres parents disent redécouvrir le moment des repas : pris dans le flot de leurs activités professionnelles et de loisirs, les membres de la famille n'avaient pas toujours l'occasion de se retrouver quotidiennement ensemble. Mais ces familles peinent à instaurer des moments communs au-delà du repas, et cela est particulièrement fort chez les familles peu cohésives initialement, composées notamment d'adolescents. En effet, les parents d'adolescents en Suisse et en France les décrivent comme « confinés dans leur chambre » et centrés sur leurs écrans (Balleys *et al.*, 2018), tandis que ces derniers nous font part d'activités conduites principalement en autonomie : échanger avec des amis, passer du temps à regarder des vidéos sur Youtube ou TikTok, parfois transformer leur chambre. Dans les familles moins cohésives et dans lesquelles les enfants sont plus jeunes, les parents s'investissent séparément, selon des logiques genrées (Dermott, 2008), dans des temps récréatifs avec leurs enfants. Les mères maintiennent les activités manuelles, régulièrement conduites en intérieur, avec leurs enfants et tout particulièrement leurs filles. Les pères passent également du temps avec leurs enfants, plus particulièrement leurs garçons, mais ils privilégient des activités sportives et/ou conduites en extérieur :

[Les garçons] sont partis dans un projet de poulailler. Moi, j'ai fourni le matériel, et puis c'était un projet qu'ils ont fait les trois de tout construire, de tout faire. Moi, je me suis occupé de rien. C'était génial, mais j'observais. Puis ça, c'est aussi une activité qui leur a pris du temps sur les après-midi, d'avancer avec ce poulailler. Mais c'était aussi un projet qu'on a mis en place, voilà, ils font quelque chose les trois, qu'il n'y ait pas que de l'écran (M. Sumac, Suisse, professeur du secondaire, 3 enfants).

Dans les deux pays, les familles maintiennent une mobilisation importante pour entretenir les liens avec la parentèle et créer de nouvelles formes de sociabilités en famille, avec des résultats contrastés selon le degré initial de cohésion de la famille. La situation de la Suède est singulière, les restrictions sani-

3. Cela a été particulièrement visible à l'occasion des fêtes de fin d'année 2020, pourtant présentées comme risquées pour les personnes âgées : plusieurs entretiens conduits en amont témoignent des préoccupations suscitées par le fait de ne pas pouvoir passer le réveillon de Noël avec

la famille, les précautions parfois prises (avec le recours à des tests antigéniques ou encore la limitation du nombre de convives au premier cercle) et les arrangements régulièrement consentis sur les modalités du repas.

taires plus souples ayant restreint plus marginalement les sociabilités.

Les familles suédoises à la croisée de normes sanitaires souples et d'une parenté moins ancrée dans le quotidien

La politique sanitaire suédoise s'est fortement démarquée de celles mises en place dans les autres pays européens (Jon, 2020). L'absence de fermetures des commerces et lieux de sociabilité n'a pas engendré une réduction des sociabilités aussi importante que celle observée en France et en Suisse, mais elle a tout de même favorisé certaines adaptations à la situation sanitaire. Dans la plupart des familles enquêtées en Suède, parents comme enfants ont ainsi continué à fréquenter leur entourage :

Nous n'avons pas été tellement affectés au printemps au village, les enfants ont pu continuer à sortir, parce que l'école est restée ouverte, donc ils ont pu voir leurs camarades de classe pendant leur temps libre aussi. Ça nous a paru raisonnable (Mme Hedlund, Suède, courtière, 2 enfants).

Les familles suédoises ont toutefois massivement délocalisé leurs rencontres en extérieur, en été comme en hiver, pour limiter les risques de contagion. Comme le dit Mme Falk, musicienne indépendante et mère de deux enfants : « Nous étions déjà beaucoup dehors avant le confinement, mais là encore plus, parce que nous n'en pouvons plus de rester dans l'appartement ». De nombreuses marches sont ainsi organisées, ainsi que des jeux, des barbecues ou les fêtes de Noël, aménagées en extérieur :

Dans la matinée ce sera à l'extérieur, pour juste se rencontrer, voir... Je peux imaginer que nous pourrions faire griller des saucisses ensemble, boire du vin chaud. Et puis nous rentrerons chacun à la maison (Mme Dahl, Suède, pédagogue, 2 enfants).

On constate également une certaine dynamique de recentrement sur la sphère familiale et en premier lieu la famille cohabitante. Plusieurs familles suédoises soulignent que le temps passé à la maison a été nettement plus important, notamment pour les adultes en télétravail ou les adolescents qui suivaient leurs cours à distance : « Tout d'un coup, nous avons passé plus de temps en famille », signale Mme Eliasson (Suède, pédagogue, 4 enfants). De même, Mme Dahl indique en riant que sa famille a délaissé ses activités sociales du week-end

pour se concentrer sur la préparation des dîners familiaux avec leurs adolescents (Suède, pédagogue, 2 enfants).

En ce qui concerne le maintien des relations avec le premier cercle familial, on repère une nette différence dans l'appréhension de la pandémie. Elle est, en effet, considérée en Suède comme un problème avant tout urbain, dans un pays où la densité de population est faible<sup>4</sup>. Les familles interrogées en zone rurale, où les liens familiaux sont les plus ancrés dans les quotidiens n'ont pas modifié leurs relations à leurs ascendant-es. Monsieur Norberg décrit les liens quotidiens qu'il entretient avec ses parents, ses enfants de 5 et 14 ans l'accompagnant au cours de ses visites régulières qui constituent l'essentiel de leur vie sociale. Les familles qui résident en milieu urbain ont, quant à elles, drastiquement limité leurs contacts avec les ascendant-es, une réduction d'autant plus facile à mettre en place que les contacts n'étaient pas inscrits dans les quotidiens. Comme la plupart des enquêtés résidant en zone urbaine, Mme Wallin, qui vit à Stockholm, n'a ainsi pas vu ses parents depuis le début de la pandémie :

Mes parents vivent à [K] et malheureusement, mon père est très malade, il est gravement malade, et il a dû déménager dans une autre résidence il y a un an. Et maman est restée seule. Avant [la pandémie], ma maman montait encore une fois par mois et vivait avec nous. Elle faisait du bricolage, cuisinait un peu de nourriture et faisait un peu de ménage, et elle passait un peu de temps avec nous. Ou elle allait à [F] où ma petite sœur et ma fille vivent, mais elle était rentrée à [K] et on a arrêté complètement de la voir, elle s'est sentie mal. Et papa a été isolé et sa démence a empiré, donc ça a été merdique, c'est-à-dire pour eux. J'ai moi-même beaucoup pleuré, presque tous les jours quand je suis sortie. Mais je peux gérer cela, j'ai mes enfants, mon travail et ma formation (Mme Wallin, Suède, médecin, 5 enfants dans une famille recomposée).

Si le souci de la santé psychique des ascendant-es est présent, on constate que la préservation de leur santé physique a primé, suivant en cela des recommandations d'isolement des personnes de plus de 70 ans explicitement formulées par les pouvoirs publics suédois : les familles, et plus particulièrement celles vivant en zone urbaine, ont ainsi décidé de limiter autant que possible les contacts physiques avec leurs ascendant-es. Il n'y a pas eu, en outre, une instauration aussi homogène et régulière de contacts numériques, comme cela a été rapporté

4. La densité de la population était en 2019 de 22,7 habitants au kilomètre carré en Suède, 119,15 en France, et 211 en Suisse (source Population of WORLD 2019-PopulationPyramid.net). Plus généralement, une césure est

faite dans les discours des enquêtés des trois pays entre un rural protégé de la crise sanitaire et un urbain surexposé, cela avec des intensités variables : césure la plus forte en Suède, forte en France et modérée en Suisse.



en France ou en Suisse. Cette moindre mobilisation pour entretenir les contacts reflète des normes et des pratiques accordant une moindre prégnance de la parentèle dans les quotidiens suédois.

L'analyse comparative des sociabilités révèle que leur reconstitution, générée par les restrictions sanitaires, est plus ou moins organisée autour du maintien des liens avec les apparentés, surtout en France et en Suisse. Malgré les restrictions, les sociabilités amicales ne se sont pas pour autant éteintes.

### *Des sociabilités amicales, entre extinction, suspension et relocalisation*

La période des restrictions sanitaires a fortement diminué la co-présence physique avec des tiers extérieurs à la famille cohabitante. Les sorties communes à l'extérieur, les pratiques d'invitation au domicile ou les visites à des amis ou des membres de la famille ont ainsi fortement diminué, et ce bien au-delà du printemps 2020. Contrairement aux variations essentiellement nationales observées dans l'entretien des sociabilités familiales, celui des sociabilités amicales se différencie principalement par la position sociale. Si les travaux statistiques montrent que le confinement a conduit à un renforcement de l'homophilie (Favre, 2021), nos analyses complètent ce résultat en montrant que ce renforcement se déploie différemment selon l'ouverture antérieure des familles et des positions sociales inégalement vectrices de ressources ou de charges face aux restrictions sanitaires.

#### Le repli des familles déjà peu ouvertes sur l'extérieur

Dans notre enquête, la frugalité relationnelle que semble produire la pandémie caractérise très fortement des familles qui affichaient déjà avant le printemps 2020 un haut niveau de fermeture. À l'image des Imbert en Suisse, vivant dans un chalet isolé dans un village de montagne, des Gamideau en France, qui résident dans un lotissement en zone rurale ou encore des Norberg, habitant dans un village de la campagne suédoise, les couples se caractérisent par la rareté des sociabilités amicales avant la pandémie.

Nous, on a beaucoup déménagé, donc on n'a pas un cercle d'amis très grand, concrètement, et on n'en a pas besoin, en fait, on ne cherche pas à en avoir (M. Imbert, Suisse, technicien en informatique, 2 enfants).

Une fois, de temps en temps, recevoir des amis ou aller chez des amis. Soit le samedi soir, soit le dimanche midi. Mais ce n'était pas beaucoup. On n'était pas des gros fêtards (Mme Gamideau, France, infirmière, 1 enfant).

Nous vivons ici dans notre propre bulle. [...] nous sommes un peu des solitaires. Nous ne faisons rien, on est plutôt à la maison (M. Norberg, Suède, charpentier, 4 enfants).

Ces couples, qu'ils soient français, suisses ou suédois sont principalement positionnés au sein des catégories les moins favorisées de l'espace social, rejoignant en cela les conclusions d'Éric Widmer et ses collègues (2004). Quelques couples appartenant aux classes moyennes expriment toutefois des pratiques de sociabilité proches : ils privilégient l'usage du domicile propre ou celui des amis, une caractéristique forte des pratiques de sociabilité des couples avec de jeunes enfants (Larmet, 2002). Ils soulignent par ailleurs des emplois du temps particulièrement chargés, des horaires de travail contraints et des conditions de travail plus pénibles, moins propices au déploiement des loisirs et sociabilités dans les quotidiens, y compris pour leurs enfants. Madame Bonjean, cadre mariée à un chef d'entreprise, décrit « des rythmes de travail soutenus » pour expliquer la faible sociabilité de sa famille (Mme Bonjean, France, cadre, 3 enfants).

Pour ces familles, la pandémie n'a pas fortement fait évoluer ce cadre temporel initialement très contraint ; elle a même engendré un plus grand sentiment d'empêchement, accentuant le repli sur la sphère domestique qu'illustre bien Mme Binial :

On n'a pas osé ressortir tout de suite dans les structures, parce que j'avais peur, j'appréhendais un peu les conditions sanitaires. Ce n'était pas le virus, sincèrement, ça ne posait pas forcément de problème, mais c'est plus d'un magasin à l'autre, on ne savait pas s'il fallait le masque. Il y avait plein de conditions. Donc on a continué à vivre un peu confinés (Mme Binial, France, livreuse de journaux, 2 enfants).

Lors du printemps 2020, quelques liens extérieurs à la famille ont certes été entretenus dans certaines de ces familles. Madame Ansermet, sans emploi et mère de cinq enfants, reste par exemple en contact avec deux amies, dont les enfants sont dans la même classe que les siens. Leurs conversations téléphoniques visent avant tout à échanger des conseils, en matière d'interprétation des mesures de restriction ou concernant les enfants. Comme le montre ce cas Suisse, ces contacts extra-familiaux constituent des supports indispensables pour naviguer dans une vie quotidienne rendue plus difficile par les

contraintes sanitaires. Au-delà du printemps 2020, on n'observe pas de contacts réguliers et ritualisés avec des personnes non-apparentées. Le déploiement des sociabilités s'opère de manière contrastée dans les familles marquées par une plus grande ouverture sur l'extérieur.

#### Le redéploiement local des sociabilités des familles ouvertes

Les familles initialement marquées par un haut degré d'ouverture sur l'extérieur avaient, avant la pandémie, un grand nombre d'activités sociales, culturelles ou encore sportives en dehors du domicile, dans des lieux publics (théâtre, restaurant) ou privés (invitation chez des ami·es ou connaissances, etc.), intégrant fortement leurs enfants. Ces familles disposaient en outre de plusieurs réseaux de sociabilité, locaux ou plus lointains, structurés autour d'échanges ritualisés et parfois formalisés dans des moyens de communication à distance. Le temps long des restrictions sanitaires a conduit ces familles, appartenant principalement aux catégories moyennes et supérieures, à rétrécir radicalement leurs sociabilités : alors que les efforts se concentrent sur l'entretien des liens familiaux, les adultes, et tout particulièrement les mères des familles interrogées, soulignent leur « manque de temps » ou d'« énergie » pour prendre contact avec les amis les plus physiquement éloignés, parallèlement à une perte d'appétence pour les médiations offertes par le numérique.

Les sociabilités des adultes ne s'éteignent pas pour autant, mais elles se déplacent au niveau local, comme l'avaient déjà souligné les enquêtes quantitatives au cours du premier confinement. Le réinvestissement est d'autant moins coûteux qu'il repose sur des réseaux déjà constitués avant la pandémie : le père de la famille Gerber en Suisse mentionne des visites faites aux personnes âgées dans le quartier et sa conjointe décrit des repas pris régulièrement avec ses voisines ; Mme Marajian, cadre dans l'économie sociale et solidaire, évoque un cours de danse qu'elle a maintenu avec des voisines. Dans ces familles initialement ouvertes sur l'extérieur, et moins inscrites dans des sociabilités locales, les amitiés enfantines ont été un vecteur fort de transformation des sociabilités. Les amitiés des enfants y sont traditionnellement valorisées et entretenues (Kellerhals & Montandon, 1991), mais

elles sont également limitées par des activités extra-scolaires nombreuses, restreignant le temps passé dans l'espace local (Lareau, 2011). L'arrêt de ces activités a redistribué les cartes dans tous les pays, comme le signale par exemple Mme Brüner en Suisse<sup>5</sup> :

Les enfants, avant, avaient tellement d'activités qu'ils ne se retrouvaient jamais entre eux. Alors que pendant le confinement, ils se sont mis à jouer dehors [...] et ça, ça a été génial. Parce que c'est quelque chose qui n'existait pas avant et qui est resté. [...] Donc ça, franchement, c'est un des aspects hyper positifs du confinement. De réapprendre à avoir du temps et puis quand on a du temps, on peut jouer avec des copains (Mme Brüner, professeure de piano, 3 enfants).

En Suède, le maintien des sorties des enfants est régulièrement justifié par le fait que les enfants, continuant de se fréquenter à l'école, peuvent prolonger dès lors leurs contacts à l'extérieur de l'école, ainsi que nous l'avons déjà vu avec Mme Hedlund. Le maintien de la sociabilité des enfants est régulièrement invoqué pour justifier l'investissement dans ces relations locales et l'on constate que ces sociabilités entretenues à travers les enfants se déplacent progressivement vers les parents. En France, la famille Da Silva, qui habitait dans un hameau isolé de trois maisons a développé des sociabilités régulières avec les autres familles du hameau, dont les enfants se sont mis à jouer régulièrement ensemble. C'est également le cas de la famille Dalmas, qui profite du télétravail maintenu au-delà du printemps 2020 pour maintenir les liens avec le voisinage, jusque-ici peu investi en raison de l'emploi du temps professionnel et familial des parents :

Je me suis quand même aperçue que le confinement, le fait de ne voir personne, ma famille, on s'est fait des apéros dehors avec nos voisins proches en gardant un certain... Ça nous a fait énormément de bien [...]. On a gardé un rythme de se voir un peu plus souvent, les samedis soir (Mme Dalmas, France, sage-femme, 3 enfants).

Plusieurs parents notent que les jeux d'enfants ont créé des animations dans le quartier, qui se sont pérennisées après le confinement. En Suisse, le fils aîné des Vaindt a organisé avec des amis des séances de cinéma en plein air durant l'été 2020, tandis que le fils de la famille Brüner, qui a redécouvert ses amis du quartier en jouant au basket, décrit un changement positif dans l'ambiance du quartier. Pour les

5. Voir également ce qu'indiquent Guillaume Favre et Lydie Launay (2021, chap. 4, § 4) : « le confinement semble avoir favorisé la création de liens pour les populations d'âges intermédiaires, habituellement moins enclines à voisiner ». Les auteurs notent que « les relations de voisinage ont joué un rôle

important pour les personnes ayant des enfants [...]. 20,6 % des personnes confinées avec un enfant ont déclaré avoir créé ou renforcé une relation avec un·e voisin·e, contre 15,6 % pour les autres ».

habitant-es de zones urbaines, l'espace local jusque-là désinvesti (Rivière, 2017) est réapproprié, les cours d'immeubles fermées deviennent notamment un espace de sociabilité nouvellement investi pour laisser les enfants jouer en extérieur tout en discutant avec les autres parents.

Ce repli sur les liens de voisinage est particulièrement observé dans des familles inscrites dans des zones résidentielles marquées par un certain entre-soi, qui semble accentué par l'expérience partagée d'un télétravail qui ouvre de nouvelles plages de disponibilité. Ce repli est notamment marqué dans les communes d'Île-de-France, où résident les Marajian, Grespinet et Fraita, dans lesquelles se sont développées des « poches d'entre-soi » (Collet, 2015), ainsi que l'illustrent les propos de Mme Fraita décrivant les circulations au sein de son immeuble d'habitation, où la famille s'est tout récemment installée :

Le deuxième confinement, on s'est vus avec les voisins, donc les enfants allaient chez les uns, les autres, parce que de toute façon ils vont à l'école ensemble. La plupart de nos voisins, on est tous en télétravail, pas tous, mais presque. [...] ça nous a permis du coup d'apprendre un peu à se connaître, de s'inviter sur des apéros, donc complètement interdit, j'ai envie de dire, mais je trouve qu'ici, on est préservé (Mme Fraita, France, cadre, 2 enfants).

En Suède, certaines familles développent au fil de la pandémie une sociabilité explicitement élective : certains parents expliquent sélectionner les familles en fonction de leurs pratiques sanitaires. Les familles, principalement issues des classes moyennes et supérieures urbaines, disent avoir été attentives au fait que les enfants soient autorisés, ou non, à jouer dehors ou en intérieur. Le fait de laisser les enfants jouer dedans a constitué un marqueur du degré de contraintes imposées dans les familles, permettant d'identifier celles avec lesquelles il était possible, ou non, d'entretenir des contacts physiques, jusqu'à former une « double bulle »<sup>6</sup>. Si ces familles insistent sur leur interprétation commune des recommandations sanitaires, à la lueur des descriptions, on devine qu'elles partagent par ailleurs des propriétés sociales communes, comme le signale Mme Blom :

Nous avons une autre famille avec laquelle nous passons beaucoup de temps [...] Maintenant c'est devenu si drôle, parce que nous n'avions pas vraiment passé du temps ensemble avant, même si les enfants étaient amis. Et puis juste... nous avons commencé par nous voir dehors et faire griller des saucisses en avril [...] et puis... donc on a quand même décidé assez tôt que comme ça « Mais on reste entre nous mais pas avec d'autres », donc. Donc nous nous sommes vus très, très souvent et nous avons fêté Pâques ensemble et la Saint-Jean, parce qu'ils n'ont pas pu rencontrer leurs parents et leurs familles et ainsi de suite, [...] nous sommes une double bulle, que nous nous sommes fusionnés [...] Nous plaisantons à ce sujet depuis le début, et cela se passe si bien que nous allons finir par célébrer Noël ensemble. Et nous en avons reparlé hier, « oui, il en sera probablement ainsi » (Mme Blom, Suède, haut fonctionnaire, 2 enfants).

Finalement, en France et en Suisse, les restrictions sanitaires ont largement familialisé les relations de sociabilité des individus. Ces contraintes soulignent la centralité des sociabilités avec la parentèle, plus particulièrement avec les grands-parents. Cela tient à des quotidiens dans lesquels la famille proche joue un rôle significatif en France (Attias-Donfut, 2008 ; Kitzmann, 2017) et central en Suisse (Le Goff *et al.*, 2011). Cet aspect ne se retrouve pas en Suède où la parentèle occupe une place moins centrale dans les arrangements quotidiens, l'État assurant une prise en charge des enfants déterminante (Sayer & Gornick, 2012). En ce sens, la pandémie constitue une illustration pertinente des effets des modèles sociaux sur la construction et l'entretien des liens familiaux. Pour autant, les sociabilités extra-familiales ne se sont pas toutes éteintes pendant la pandémie. Si les familles initialement les plus fermées sur elles-mêmes tendent à reconduire ces pratiques, les familles initialement ouvertes, et régulièrement inscrites dans les catégories moyennes et supérieures, possèdent des dispositions et ressources leur permettant d'investir ou réinvestir l'espace local.

## Des vécus différenciés de la recomposition des sociabilités

Nous proposons dans ce second temps d'envisager les expériences subjectives des reconfigurations des sociabilités :

6. Ces formes de sociabilité des enfants, mais aussi des parents, dans lesquelles se dessinent des sociabilités de petits groupes pérennes (deux ou trois familles) ne sont pas sans évoquer les « bulles relationnelles » (*support bubbles*) décrites dans la littérature anglo-saxonne (Trotter, 2021). Ce terme est d'abord apparu lors du premier confinement de la Nouvelle-Zélande pour inciter des personnes ou des familles à garder des contacts étroits avec un nombre limité de personnes de la famille élargie, partenaire, ou des amis, voir des ex-conjoints en vue de faciliter la garde conjointe d'enfant, sans obligation de respecter les mesures de distanciation sociale (masque). Le terme

a été repris par les gouvernements de chaque pays du Royaume-Uni ainsi qu'en Belgique. Sarah Trotter (2021) souligne qu'il y a eu en fait une institutionnalisation de ces bulles relationnelles pour des liens entre personnes (entre amis, entre conjoints, etc.) qui avant la pandémie n'étaient que faiblement institutionnalisés (Paugam, 2022). Les politiques sanitaires en France, Suède et Suisse ne se sont pas appuyées sur un tel type d'institutionnalisation. Les citations précédentes montrent néanmoins que les couples interviewés ont souhaité limiter leurs contacts proches, ou ceux de leurs enfants, tout en les pérennisant, constituant ainsi des « bulles spontanées ».

comment ont-elles été vécues ? En explorant les discours sur la vie familiale, le rapport aux enfants et les relations conjugales, nous montrerons que si toutes les personnes enquêtées signalent leur usure face à la durée des restrictions sanitaires, des logiques sociales et genrées font varier les ressentis individuels face à l'attrition plus ou moins prononcée des relations extra-familiales au fil de la crise sanitaire.

### *Ouverture des familles et expérience de la familialisation des sociabilités*

Le vécu des restrictions dans les pratiques de sociabilité varie selon le degré d'ouverture antérieur et la structuration plus ou moins cohésive de la famille.

Des vécus peu fragilisés chez les individus déjà inscrits dans un repli domestique

Les restrictions de sociabilités ont peu conduit à l'expression de plaintes chez les individus qui appartenaient aux familles les plus fermées sur l'extérieur avant la pandémie. Dans ces familles, la sociabilité « adulte » était déjà largement structurée autour de la vie familiale (Bonvalet, 2003) et la sociabilité amicale était relativement peu développée, pour les adultes comme pour les jeunes enfants. Ainsi, les restrictions sanitaires n'ont pas produit de rétrécissement des sociabilités observé ailleurs, comme nous l'avons souligné dans la partie précédente. La plainte envers la familialisation des sociabilités est quasi absente, tant elle s'inscrit dans un repli domestique préexistant. La pandémie y est même parfois apparue lointaine et peu préoccupante, et leur mode de vie protecteur, cumulant sécurité économique et sanitaire :

Nous, on a la chance, on ne vivra jamais un confinement pareil en étant à la campagne que ceux qui sont enfermés entre quatre murs (Mme Godin, France, agente communale, 2 enfants).

On a de la peine à se projeter dans le futur, pour autant ce jour le jour il n'est pas si dramatique que ça, on pourrait vivre dans un appartement, un deux-pièces et demi les uns sur les autres, là on est dans une maison, on a 100 m<sup>2</sup> de terrain autour de nous, à la campagne, on peut se promener tout seul, franchement on n'est pas si mal finalement aussi (M. Linder, Suisse, intendant dans une collectivité, 3 enfants).

Nous avons aussi le privilège d'avoir gardé nos emplois, de ne pas avoir été licenciés, donc on se sent en sécurité ici. Même, ça nous donne de la confiance pour l'avenir, on se sent très rassuré d'avoir pris la décision de venir vivre ici [à la campagne] il y a 15 ans. On

vit exactement là où il faut vivre maintenant (Mme Hedlund, Suède, courtière, 2 enfants).

Dans les familles les plus populaires, on ne constate par ailleurs aucune transformation des interactions extra-familiales. Ces familles, et les individus qui les composent, signalent ici un *amor fati* (Bourdieu, 1979, p. 199) propre à l'expérience de la pandémie, permettant de valoriser les ressources dont ils disposent dans ce contexte spécifique (leur logement, une sociabilité faible et/ou limitée à la fréquentation des collègues de travail) mais également de retourner les limites qui structurent par ailleurs leur quotidien (le fait de vivre à la campagne par exemple), comme l'illustre Mme Binial en décrivant le maintien de son travail de nuit tout au long de la crise sanitaire :

J'ai eu la chance, c'est vrai, même si c'est la nuit, je vois quand même les collègues au dépôt, donc de parler avec eux, ça faisait du bien quand même. C'est vrai que j'ai eu cette chance de pouvoir bosser en étant confinée. Donc c'était agréable (France, livreuse de journaux, 2 enfants).

Quelques familles, initialement peu ouvertes sur l'extérieur, voient leur vie sociale progressivement transformée au fil de la pandémie. Il s'agit de familles qui conjuguent des ressources économiques et sociales plus importantes avec des marges de manœuvre nouvelles ouvertes par la pandémie (allègement des rythmes professionnels, fermeture des activités en extérieur). Dans ces familles, le supplément de temps partagé à la maison favorise ce qui est décrit comme une redécouverte des membres de la famille, les femmes insistant régulièrement sur le temps inédit dont leur conjoint a disposé pour les enfants.

J'étais plus souvent là que lui, plus souvent présente, peut-être plus investie, ces dernières années en tout cas. Et du coup lui, maintenant on sent qu'il a créé une complicité avec ses filles et qu'il a aussi du plaisir à ce qu'on soit tous ensemble, à vivre des choses ensemble. C'est vrai que ça, ça a changé oui (Mme Cerf, Suisse, sans emploi, 3 enfants).

Le temps long de la pandémie peut également permettre de tisser des liens nouveaux dans les voisinages. La pandémie tend alors paradoxalement à ouvrir la famille sur l'extérieur. Comme le dit Mme Da Silva, passée en télétravail depuis mars 2020, « avec mon mari, on a même eu plus de sociabilité pendant le confinement qu'en dehors du confinement » (France, technicienne, 2 enfants).

Ainsi, ce sont les membres des familles initialement les moins ouvertes sur l'extérieur qui disent avoir le mieux vécu les restrictions sanitaires. Deux configurations se dessinent. Dans les

familles les moins dotées, les sociabilités ne se sont pas transformées et la vie quotidienne est restée semblable à ce qu'elle était auparavant. Ici, les individus de ces familles, plus régulièrement rencontrées dans notre enquête en zone péri-urbaine ou rurale, valorisent alors un mode de vie protecteur par rapport aux désordres engendrés par les restrictions sanitaires. D'autres familles, un peu plus favorisées, ont bénéficié d'un espace-temps inédit, et apprécié, pour réinvestir leur environnement local et y déployer des sociabilités jusque-là empêchées, notamment par des emplois du temps professionnels intenses. Les expériences sont bien différentes dans les familles initialement plus ouvertes sur l'extérieur.

#### Des familles ouvertes plus sensibles à la disparition des sociabilités extra-familiales

Symétriquement, les individus les plus enclins à exprimer une plainte envers les effets des restrictions sanitaires sur les pratiques de sociabilité appartiennent à des familles initialement ouvertes sur l'extérieur, certes relativement hétérogènes socialement, mais se situant majoritairement au plus haut des espaces sociaux en France, en Suisse et en Suède. Paradoxalement, malgré leurs ressources pour reconfigurer leurs sociabilités, et donc limiter leur isolement social, les membres de ces familles expriment le plus fortement le regret du rétrécissement des sociabilités.

[Je suis] quelqu'un qui sociabilise énormément, je sors beaucoup... De nous avoir autorisés à faire des boutiques, juste, j'avais envie de me tirer une balle, c'est tout ce que je déteste. [...] Du coup, c'est lourd, je trouve (Mme Grespinet, France, maitresse de conférences, 2 enfants).

Parmi ces familles présentant une intense sociabilité sur l'extérieur de la famille en temps ordinaire, la perception du recentrage des sociabilités sur la sphère domestique dépend du degré de cohésion familiale. Le recentrage sur la vie familiale a été globalement bien accepté par les familles initialement « cohésives », au sein desquelles les restrictions sanitaires n'ont fait que donner plus de place à des rituels collectifs préexistants et appréciés. Dans ce cadre, le confinement et ses suites sont décrits comme permettant de renforcer les activités faites en famille. Certaines de ses activités sont nouvelles et enrichissent un quotidien considéré comme déjà dense d'un point de vue familial. Dans la famille Dahlberg, comme dans d'autres familles suédoises, sont par exemple décrites de manière positive les marches réalisées en famille, parfois même en soirée, tout au long de la pandémie. De la

même manière, Mme Mélodie indique avoir « trouvé ça plaisant de pouvoir n'être que tous les quatre, de profiter d'être ensemble » (France, secrétaire comptable, 2 enfants) et insiste sur les retrouvailles conjugales et familiales produites par les restrictions sanitaires. Il en est de même en Suisse de Mme Brüner qui, outre son activité professionnelle de professeure de piano, était prise par de nombreuses activités musicales en soirée et le week-end et s'est sentie soulagée de ne plus devoir y aller.

J'avais souvent des répétitions de chœur le soir, aussi, c'est vrai, quand j'y pense. La générale, le concert, les répétitions. Tout d'un coup pendant trois semaines, j'avais deux soirs par semaine où j'allais à des répétitions [...]. Mais ça, c'est vraiment une chose qui a changé, c'est qu'on a vraiment ses soirées. Du coup on lit, on se repose (Suisse, professeure de piano, 3 enfants).

À l'inverse, ce recentrage peut être moins bien accepté par les familles affichant une forte désynchronisation familiale avant la pandémie, telle la famille Voltaire :

Les week-ends, nous, on est souvent chargés. Les grandes font du patinage en sport, donc avec des compètes, des déplacements, trois entraînements par semaine chacune, donc ça nécessite déjà beaucoup d'allers-retours, on investit dans pas mal de choses. [...] Là, par contre, du jour au lendemain se dire : « Là, on ne va nulle part, on ne reçoit personne. » Au début, c'était chaud. [...] Pour le coup, c'était un grand vide (Mme Voltaire, France, secrétaire médicale, 3 enfants).

Dans ce flot d'activités nombreuses, les moments impliquant l'ensemble de la famille étaient relativement rares, Mme Voltaire expliquant par exemple que les membres de la famille mangeaient rarement ensemble. Dans cette famille, les plaintes exprimées envers ce recentrage sur la vie familiale sont nombreuses et d'autant plus frappantes qu'elles s'expriment chez chaque membre interrogé. Mme Voltaire regrette « ses conversations de copines », sa fille signale à quel point les membres de la famille « se tapaient sur les nerfs » et le père fait état « de certaines tensions » avec sa conjointe :

C'est là depuis le 10 mars, est-ce qu'on pourra être capables de se comprendre, qu'on pourra se retrouver à la retraite tous les deux ? Même bien avant, quand les filles vont être toutes parties. Ça serait dommage. C'est ce qui a peut-être révélé ce ressenti-là (M. Voltaire, France, agent technique territorial, 3 enfants).

Le cas de cette famille rend compte de l'inégale capacité des familles, y compris parmi les plus dotées, à affronter les effets des restrictions sanitaires et accepter une plus grande synchronisation familiale, et ce, malgré des ressources écono-

miques, culturelles et sociales non négligeables. C'est d'ailleurs au sein des couples initialement décrits comme les plus autonomes que nous avons enregistré quelques cas de séparation au fil de la pandémie, cette crise jouant le rôle d'accélérateur d'une séparation amorcée bien avant la pandémie, comme le relate en France Mme Marajian : « À un moment on ne se supportait plus. On avait du mal. C'est normal, on n'est pas fait pour vivre 24 heures ensemble. » Les familles les plus ouvertes tout en étant peu cohésives apparaissent être celles qui ont eu les plus grandes difficultés à vivre avec le rétrécissement de leurs sociabilités et à réinvestir la sphère familiale. Le cas de ces familles signale alors que les ressources sociales, économiques et culturelles ne suffisent pas à comprendre les vécus différenciés de la pandémie. La capacité à réinvestir positivement les liens familiaux et les sociabilités locales a constitué une ressource distinctive de l'expérience de la pandémie, dont les ressorts sociologiques mériteraient d'être approfondis.

Ainsi, selon leurs pratiques de sociabilité antérieures et leur plus ou moins grande ouverture sur l'extérieur, les familles ne font pas état du même ressenti face à l'attrition, plus ou moins marquée, de leurs relations sociales. Initialement plus ouvertes sur l'extérieur, les familles les plus dotées sont à la fois les plus à même de recomposer leurs sociabilités mais également les plus ébranlées par cette recomposition, qu'elles ne parviennent pas toujours à transformer positivement. À l'inverse, les familles initialement les moins dotées, et plus souvent déjà très repliées sur la sphère domestique, affichent une sérénité plus importante. Ces ressentis, analysés ici au niveau du collectif familial, peuvent également varier selon les individus qui le composent, et tout particulièrement selon leur genre.

### *Les effets du genre sur l'expérience des restrictions*

Si l'on constate des différences notables entre les ménages selon leurs capacités, inégalement distribuées, à jouir de l'allongement du temps passé en famille, on constate également des écarts dans le vécu à l'intérieur des familles, plus particulièrement entre les conjoints. Face au repli domestique globalement observé, le genre travaille les expériences et leur ressenti.

Une mobilisation pour l'intégration familiale portée par les femmes

La socialisation de genre produit des dispositions aux soins et à la prise en charge d'autrui inégales entre les hommes et les

femmes, des dispositions inégalitaires qui ont été fortement mobilisées pendant le premier confinement (Charlap, 2021). Au-delà, les femmes ont maintenu un travail relationnel important, fait d'attention et de soutien aux personnes proches. Ainsi, les femmes des trois pays investigués affichent des préoccupations marquées pour la réduction de la vie sociale des membres de la famille. Cela génère chez elles de l'inquiétude (par exemple en Suède, Mme Eliasson s'inquiète de l'isolement de son conjoint en télétravail, alors qu'elle a maintenu son activité sur site) mais aussi une mobilisation pratique pour en atténuer les effets (téléphone, y compris pour que les enfants puissent joindre leurs amis, organisation de visites dans des cadres jugés maîtrisés sur le plan sanitaire). Plus généralement, les femmes expriment davantage que les hommes une lecture familiale de la pandémie. Elles se préoccupent de la qualité des relations fraternelles, parentales, conjugales, décrivant des événements ayant eu lieu entre les enfants (redécouverte des enfants au sein de la fratrie, rapprochement, initiation de jeux collectifs nouveaux, etc.).

Rares sont celles qui disent s'en plaindre, mais quelques cas apparaissent, chez les femmes les plus investies professionnellement et attachées à maintenir une vie à l'extérieur de leur domicile, comme Mme Müller, esthéticienne indépendante en Suisse dont l'activité a été interrompue alors qu'elle « adore son métier », Mme Linqvist en Suède ou encore Mme Voltaire en France, qui expriment fortement en entretien leur manque de contacts avec des « copines ».

Par contraste, ce regard sur la famille comme unité de vie et institution s'observe peu chez les hommes rencontrés. Leurs propos témoignent d'une préoccupation moins concrète et quotidienne pour les effets de la pandémie, davantage situés sur des appréciations générales concernant les politiques sanitaires ou des lignes de conduite sanitaire peu incarnées dans les gestes du quotidien :

Je me sentais plus à l'aise, en phase avec ma manière de voir en fait, comment devrait se passer le travail ou la vie en général. Le fait de pouvoir ralentir en fait. On a l'impression de manière générale d'être toujours pris dans un engrenage, de devoir tout le temps faire des choses et ne pas pouvoir tellement se poser. Et puis là, par la force des choses, on devait se poser en partie et puis aussi renoncer à beaucoup de choses, enfin à beaucoup d'exigences en fait (M. Douve, Suisse, enseignant, 2 enfants).

Ainsi que relevé par Nolwenn Bühler et ses collègues (2021), les hommes défendent une ligne de conduite protectrice ayant

pour effet de renforcer la fermeture familiale, à l'exemple de la famille Ansermet en Suisse, dans laquelle seul le père (ingénieur, 5 enfants) sortait de la maison pour aller à son travail ou faire les courses, son épouse et ses enfants étant restés à la maison tout au long du confinement ou encore de M. Lenoir en France, qui se montre très soucieux de limiter les contacts physiques de sa famille avec l'extérieur tout au long de la pandémie.

Pendant le confinement j'ai beaucoup suivi tout ce qui sortait, les études, les façons de propagation, je me suis très fortement informé sur le Covid, et j'ai été très vite convaincu par le fait que par exemple, les rassemblements, les réunions en famille, le fait de retirer son masque en fait, on prenait un risque. Donc du coup, le côté social, ce n'est pas que ça me fait peur, mais vous voyez, je ressens encore moins le besoin d'interaction aujourd'hui parce que je sais que c'est ça qui propage le virus. [...] Du coup ça ne me dérange pas de ne pas les voir, en me disant aussi, alors c'est temporaire entre guillemets parce que je sais que ça sera temporaire peut-être encore pendant six mois, un an. Il peut se passer plein de choses, mais ça console en me disant c'est juste un mauvais moment à passer (M. Lenoir, France, kinésithérapeute, 3 enfants).

Hommes et femmes ne portent ainsi pas le même regard sur la réduction des sociabilités. Si les femmes, globalement, s'inquiètent de l'attrition de la vie sociale de leurs proches et cherchent à la compenser en pratique, elles sont un peu moins inquiètes pour la leur, à l'exception de quelques femmes qui affichaient une grande ouverture sur l'extérieur. De leur côté, étrangers au « *third shift* » d'un travail relationnel engagé par les femmes (Gerstel, 2000) – s'ajoutant au « *second shift* » (Hochschild, 1989) du travail domestique – mais aussi étrangers, sur la période des restrictions sanitaires, aux arrangements sanitaires concrètement réalisés au quotidien, les hommes affichent de plus grandes frustrations face à la familialisation des sociabilités.

#### Une appréciation genrée du temps retrouvé en famille

Si le travail domestique et parental s'est considérablement alourdi pendant le confinement, comme de nombreux travaux l'ont bien documenté en France (Dominguez-Folgueras, 2021 ; Lambert & Cayouette-Remblière, 2021) comme à l'international (Craig 2020 ; Kreyenfeld & Zinn, 2021 ; Raiber & Verbakel, 2021 ; Qian & Hu, 2021 ; Sevilla & Smith, 2020), les activités sociales des familles se sont réduites, et ce bien après l'apogée des restrictions au printemps 2020. Simon Paye (2021) souligne d'ailleurs, dans un travail quantitatif comparant le sentiment de manquer de temps entre les deux confinements imposés en France en 2020, que « l'ouver-

ture des écoles pendant le deuxième confinement, le moindre coût d'adaptation au télétravail ou le retour sur le lieu de travail ont pu se traduire chez [celles et ceux qui avaient signalé leur pression temporelle au premier confinement] par un moindre sentiment de manque de temps ».

Dans notre enquête, ce sont les femmes qui expriment davantage que les hommes le sentiment que les restrictions sanitaires ont imposé une « pause » au long cours dans le rythme des activités familiales et sociales tournées vers l'extérieur, dont elles portent traditionnellement la charge (Bozouls, 2021) :

Tout bien considéré, j'aime beaucoup cette période, je dois l'avouer. Je voyageais beaucoup avant et j'ai trouvé ça bien que cela change. J'avais un rythme frénétique, partir très tôt le matin pour aller quelque part, revenir à la maison à pas d'heure, c'était très stressant. Maintenant, entre mes réunions, j'ai le temps de lancer une machine ou de l'étendre, je peux faire des activités sportives et pas seulement rester assise devant mon écran. Et puis, je suis à la maison quand les enfants rentrent de l'école, avant je n'y étais jamais. Et puis, avec les outils numériques, beaucoup de choses ont changé. Je peux me faire livrer les courses à la maison, et on cuisine ensemble ce que j'ai commandé. En fait, on a une vie de famille bien meilleure, plus de présence en fait (Mme Wallin, Suède, médecin, 5 enfants dans une famille recomposée).

Comme Mme Wallin, nombreuses sont les femmes dans les différents pays de l'enquête à apprécier de « ne plus avoir à courir » et qui ne culpabilisent plus de ne pas accomplir leurs « devoirs familiaux » en matière de sociabilités et d'activités à l'extérieur du domicile.

Mais si les femmes décrivent avec beaucoup de détails l'expérience d'un allègement de leur rythme ainsi que ses bénéfices, les hommes sont pour leur part beaucoup plus critiques. Les pratiques de sociabilité sont précisément à leurs yeux des espaces de respiration qui ne s'offrent plus à eux du fait des restrictions sanitaires. Cette opposition à l'intérieur des couples est observable dans plusieurs familles, par exemple, dans la famille Dahlberg en Suède ou Mélodie en France. Si son conjoint souligne son ennui, Mme Mélodie décrit le confinement comme une période tranquille, qui tranche avec la vie ordinaire où les activités de sociabilité étaient trop présentes selon elle :

Donc ça, on a un peu stoppé, et c'est vrai que le confinement, j'ai trouvé ça super, parce que ça s'est un peu arrêté tout ça, et ça fait du bien de se retrouver, de se poser. Je ne suis pas mécontente, là encore, qu'on soit obligé d'annuler certains repas, etc. (Mme Mélodie, France, secrétaire comptable, 2 enfants).

Si Mme Fraita en France s'est particulièrement investie auprès de ses enfants, trouvant une forme d'accomplissement inattendue dans les pratiques éducatives intensives qu'elle déploie, son conjoint au contraire déplore de son côté le manque de temps personnel dont il dispose depuis le début de la pandémie.

Le fait de rester à la maison, de rester avec les enfants, tous ensemble, ça me plaît, ça me fait plaisir, mais c'est un problème que j'ai aujourd'hui : ce n'est pas lié au confinement, mais depuis qu'on est une vraie famille avec 2 enfants, et le confinement a peut-être un peu empiré ça, mais je n'arrive pas à trouver du temps pour moi tout seul. Ma femme dit que c'est une forme d'égoïsme. [...] Dans mon cas, avant, j'avais le temps, surtout quand je faisais des reportages, pour chercher, lire, suivre mes pensées, réfléchir sur les choses que je fais. Maintenant, je n'ai pas le temps. Si j'ai un peu de temps, je cuisine, c'est tout (M. Fraita, France, grossiste alimentaire, 2 enfants).

Cet écart s'explique largement par les tâches associées à ces pratiques de sociabilité : anticipation (des calendriers des uns et des autres, des activités accessibles, des dispositifs à envisager pour les faire advenir), préparation (des déplacements, des repas, des équipements, etc.) et administration (au moment où se déroule l'activité). Ces dernières incombent largement aux femmes (Blanpain & Pan Ke Shon, 1999 ; Bonvallet, 2003). On comprend mieux dès lors les effets différenciés de la disparition de ces tâches. Les uns les vivent comme des absences d'activités réjouissantes dont ils étaient principalement les consommateurs, les autres ne les consomment certes plus, mais ne doivent plus non plus travailler à leur production, éprouvant un soulagement certain. Plus globalement, la pandémie semble toutefois renforcer les logiques de genre en matière de « faire famille » : aux femmes un plaisir retrouvé de la disponibilité envers la famille (qui n'exclut pas un mal-être ou des griefs concernant le poids du travail domestique et parental qui pèse sur elles pendant cette période), aux hommes un attrait maintenu pour la vie à l'extérieur.

## Conclusion

Si la lutte contre la pandémie de Covid-19 s'est concentrée sur la limitation des contacts physiques entre les personnes, les sociabilités dont les familles sont les supports n'ont été que marginalement étudiées et, lorsque des travaux ont abordé cette question, ils ont porté sur la période du premier confinement du printemps 2020. En se focalisant sur les pratiques

de sociabilité de familles françaises, suédoises et suisses au-delà du moment de la survenue de l'épidémie, cet article enrichit les connaissances portant sur cette crise sanitaire, en en présentant les effets à moyen terme.

Au fil de la pandémie, les efforts manifestés pour entretenir les liens, physiques ou à distance, avec la parentèle constituent des indicateurs pertinents des régimes de genre nationaux, et ce d'autant plus que la parentèle joue un rôle pratique déterminant dans l'organisation quotidienne des familles ici rencontrées, particulièrement en France et en Suisse. Sous les liens affectifs se maintiennent ainsi des conceptions différenciées du rôle d'amortisseur économique et social que peut jouer l'institution familiale, que la gestion nationale différenciée de la crise sanitaire révèle avec acuité.

L'examen des sociabilités enrichit également l'étude de ses variations sociales et des inégalités qui s'y nichent malgré l'apparente universalité de la crise. Les pratiques de sociabilité des familles initialement les moins ouvertes sur l'extérieur, souvent moins dotées en capitaux et dont les emplois du temps professionnels sont les plus contraints, ont été les moins transformées. Ces familles trouvent même à travers la pandémie une forme de légitimation de leur mode de vie, largement tourné vers les espaces domestiques. De leur côté, les familles les plus ouvertes, souvent plus favorisées, disent le plus avoir « valorisé » le temps passé en famille, notamment quand elles avaient instauré antérieurement des pratiques favorisant la cohésion familiale. Saisissant de nouvelles opportunités temporelles ouvertes par la pandémie, elles ont également davantage réinventé leur vie sociale dans des sociabilités locales, parfois très sélectionnées, maintenant ainsi une ouverture contrôlée de la vie familiale. L'enquête souligne toutefois que le cumul des capitaux économiques et culturels ne garantit pas cette recomposition des sociabilités ; se joue également une capacité inégalement partagée à faire de « nécessité pandémique vertu familiale », capacité qui semble fabriquée par une mobilisation particulière autour du « faire famille ».

Si l'on peine à y dessiner nettement des effets d'appartenance sociale, des contours genrés apparaissent plus clairement dans l'analyse. Au moyen terme de la pandémie, et malgré l'alourdissement des charges domestiques et parentales du premier confinement, d'une part, et du travail relationnel engagé tout au long de la pandémie, d'autre part, la majorité des femmes rencontrées dans cette enquête apprécie le ralen-



tissement induit par les fermetures des activités, le rétrécissement des sociabilités, et le temps « retrouvé » en famille.

Ainsi, en étant centré sur l'expérience subjective des pratiques de sociabilité tout au long de la pandémie de Covid-19, cet article fait apparaître une parenthèse dans la dynamique d'émancipation qui a porté les transformations familiales au cours du second <sup>xx</sup>e siècle, ces dernières couplant nucléarisation des structures familiales et individuation de leurs membres. Ce sont ainsi les membres des familles les moins intégrées à des sociabilités extérieures qui affichent les bouleversements subjectifs les moins forts. Par ailleurs, si ces socia-

bilités hors du foyer ont été un vecteur puissant de l'émancipation des femmes, leur disparition pendant la crise sanitaire semble avoir peu affecté subjectivement les mères enquêtées, dans les milieux populaires comme dans les catégories favorisées. Elles disent plutôt avoir apprécié le repli de leurs sociabilités sur leur foyer et leur environnement proche, et ce en dépit de l'accroissement des contraintes domestiques. Dans quelle mesure cette parenthèse annonce-t-elle une rétractation conservatrice de plus long terme, susceptible d'accentuer encore les inégalités ? C'est une interrogation qu'il sera nécessaire de continuer à porter, bien au-delà de la pandémie de Covid-19 et des confinements de 2020.

### Annexes électroniques

Retrouvez les annexes de l'article déposées sur Nakala, l'entrepôt du TGIIR Huma-Num  
<https://www.nakala.fr/10.34847/nkl.52e678ke> et la collection <https://annexes-revue-sociologie.nakala.fr>

## Bibliographie

- Attias-Donfut C.** (2008), « Les grands-parents en Europe : de nouveaux soutiens de famille », *Informations sociales*, vol. 5, n° 149, p. 54-67.
- Attias-Donfut C., Lapierre N. & Segalen M.** (2002), *Le Nouvel Esprit de famille*, Paris, Odile Jacob.
- Balleys C., Martin O. & Jochems S.** (2018), « Familles contemporaines et pratiques numériques. Quels ajustements pour quelles normes ? », *Enfance, Familles, Générations*, n° 31.
- Barhoumi M., Jonchery L., Lombardo P., Le Minez S., Mainaud T., Raynaud E., Pailhé A., Solaz A. & Pollak C.** (2020), « Les inégalités sociales à l'épreuve de la crise sanitaire : un bilan du premier confinement », *France, Portrait social. Édition 2020*, Institut national de la statistique et des études économiques, p. 11-44.
- Beck U. & Beck-Gernsheim E.** (1990), *The Normal Chaos of Love*, Cambridge, Polity Press.
- Berggren H. & Trägårdh L.** (2010), *Social Trust and Radical Individualism. The Paradox at the Heart of Nordic Capitalism in The Nordic Way*, Stockholm, Global Utmaning.
- Bidart C.** (2021), « Que fait la crise aux relations interpersonnelles et aux ressorts des liens ? », in Mariot N., Mercklé P. & Perdoncin A. (dir.), *Personne ne bouge. Une enquête sur le confinement du printemps 2020*, Grenoble, UGA Éditions, p. 173-181.
- Blanpain N. & Pan Ke Shon J.-L.** (1999), « À chaque étape de la vie, ses relations », *Données sociales*, Insee, p. 346-353.
- Bonvalet C.** (2003), « La famille-entourage locale », *Population*, vol. 58, n° 1, p. 9-43.
- Bourdieu P.** (1979), *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.
- Bozouls L.** (2021), « Travail domestique et production d'un style de vie. Les femmes au foyer de classes supérieures », *Travail, genre et sociétés*, n° 46, p. 97-114.
- Bühler N., Pralong M., Rawlinson C., Gonseth S., D'Acremont V., Bochud M. & Bodenmann P.** (2021), « Caring During Covid-19. Reconfigurations of Gender and Family Relations During the Pandemic in Switzerland », *Frontiers in Sociology*, vol. 6, <https://doi.org/10.3389/fsoc.2021.737619>
- Burgess E. W. & Locke H. J.** (1960), *The Family. From Institution To Companionship*, New-York, American Book Company.
- CAFC** Collectif d'analyse des familles confinées (2021), *Familles confinées. Le Cours anormal des choses*, Paris, Éditions du Croquant.
- Castel R.** (1995), *Les Métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard.
- Charlap C.** (2021), « Le "temps des femmes" pendant le confinement (mars-mai 2020) », *Temporalités*, n° 34-35, <http://journals.openedition.org/temporalites/9146>
- Collet A.** (2015), *Rester bourgeois. Les quartiers populaires, nouveaux chantiers de la distinction*, Paris, La Découverte.
- Commaille J.** (1993), *Les Stratégies des femmes. Travail, famille et politique*, Paris, La Découverte.
- Conus X. & Durler H.** (2021), « L'inclusion, oubliée de la crise ? Les élèves à besoins éducatifs particuliers préterités par une "école à la maison" », *Revue suisse de pédagogie spécialisée*, vol. 1, p. 19-25.
- Craig L.** (2020), « Coronavirus, Domestic Labour and Care. Gendered Roles Locked Down », *Journal of Sociology*, vol. 56, n° 4, p. 684-692.
- Déchaux J.-H.** (2009), *Sociologie de la famille*, Paris, La Découverte.
- Dermott E.** (2008), *Intimate Fatherhood. A Sociological Analysis*, New York, Routledge.
- Dominguez-Folgueras M.** (2021), « Difficult Times. The Division of Domestic Work under Lockdown in France », *Social Sciences*, vol. 10, n° 6, p. 219.
- Elias N.** (1991), *La Société des individus*, Paris, Fayard.
- Esping-Andersen G.** (2007), *Les Trois Mondes de l'État-providence. Essai sur le capitalisme moderne*, Paris, Puf.
- Favre G.** (2021), « Le confinement a-t-il renforcé l'entre-soi ? », in Mariot N., Mercklé P. & Perdoncin A. (dir.), *Personne ne bouge. Une enquête sur le confinement du printemps 2020*, Grenoble, UGA Éditions, p. 199-205.
- Favre G. & Launay L.** (2021), « Le confinement a-t-il changé les relations de voisinage ? » in Mariot N., Mercklé P. & Perdoncin A. (dir.), *Personne ne bouge. Une enquête sur le confinement du printemps 2020*, Grenoble, UGA Éditions, chap. 4, p. 39-45, <https://books.openedition.org/ugaeditions/18532?lang=fr>.
- Forsé M.** (1981), « La sociabilité », *Économie et statistique*, n° 132, p. 39-48.
- Gerstel N.** (2000), « The Third Shift. Gender and Care Work Outside the Home », *Qualitative Sociology*, n° 23, p. 467-483.
- Giraud O. & Lucas B.** (2009), « Le renouveau des régimes de genre en Allemagne et en Suisse : bonjour "néo maternisme" ? », *Cahiers du genre*, n° 46, p. 17-46.
- Giritli Nygren K. & Olofsson A.** (2020), « Managing the Covid-19 Pandemic through Individual Responsibility. The Consequences of a World Risk Society and Enhanced Ethopolitics », *Journal of Risk Research*, vol. 23, n° 7-8, p. 1031-1035.
- Givord P. & Silhol J.** (2020), « Confinement : des conséquences économiques inégales selon les ménages », *INSEE première*, n° 1822.
- Grossetti M., Bidart C., Defossez A., Favre G. & Figeac J.** (2021), « Comment le confinement a-t-il mis à l'épreuve les relations interpersonnelles ? », in Mariot N., Mercklé P. & Perdoncin A. (dir.), *Personne ne bouge. Une enquête sur le confinement du printemps 2020*, Grenoble, UGA Éditions, p. 165-172.
- Héran F.** (1988), « La sociabilité, une pratique culturelle », *Économie et statistique*, n° 216, p. 3-22.
- Hernes H. M.** (1987), *Welfare State and Woman Power Essays in State Feminism*, Oslo, Norwegian University Press.
- Hochschild A.** (1989), *The Second Shift, Working Parents and the Revolution at Home*, New York, Viking Penguin.
- Jon P.** (2020), « Nudges Against Pandemics. Sweden's Covid-19 Containment Strategy in Perspective », *Policy and Society*, vol. 39, n° 3, p. 478-493, Doi :10.1080/14494035.2020.1783787
- Kellerhals J. & Montandon C.** (1991), *Les stratégies éducatives des familles. Milieu social, dynamique familiale et éducation des pré-adolescents*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- Kitzmann M.** (2017), « La prise en charge des jeunes enfants par l'aide grand-parentale : un mode de garde composite », *Revue française des affaires sociales*, n° 2, p. 187-206.
- Kreyenfeld M. & Zinn S.** (2021), « Coronavirus and Care. How the Coronavirus Crisis Affected Fathers' Involvement in Germany », *Demographic Research*, n° 44, p. 99-124.
- Kuhn U., Klaas H. S., Antal E., Dasoki N., Lebert F., Lipps O., Monsch G.-A., Refle J.-E., Ryser V.-A., Tillmann R. & Vorpostel M.** (2020), « Who is Most Affected by the Corona Crisis? An

Analysis of Changes in Stress and Well-being in Switzerland », *European Societies*, vol. 23, n° 1, p. S942-S956.

**Kushtanina V. & Vinel V.** (2021), « Réseau de parenté pendant le premier confinement : des liens intensifiés en temps d'incertitude ? », *Temporalités*, n° 34-35, <http://journals.openedition.org/temporalites/9378>

**Lambert A. & Cayouette-Remblière J. (dir.)** (2021), *L'Explosion des inégalités. Classes, genre et générations face à la crise sanitaire*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.

**Lambert A., Cayouette-Remblière J., Guérait É., Leroux G., Bonvalet C., Girard V. & Langlois L.** (2020), « Comment voisine-t-on dans la France confinée ? », *Population & sociétés*, n° 578, p. 1-4.

**Lareau A.** (2011). *Unequal Childhoods. Class, Race, and Family Life*, Berkley/Los Angeles, University of California Press.

**Larmet G.** (2002), « La sociabilité alimentaire s'accroît », *Économie et statistique*, n° 352-353, p. 191-211.

**Le Goff J.-M. & Levy R. (dir.)** (2016), *Devenir parents, devenir inégaux. Transitions à la parentalité et inégalités de genre*, Zurich, SEISMO.

**Le Goff J.-M. & Barbeiro A. & Gossweiler E.** (2011), « La garde des enfants par les grands-parents, créatrice de liens intergénérationnels. L'exemple de la Suisse romande », *Politiques sociales et familiales*, n° 105, p. 17-32.

**Lenoir R.** (2003), *Généalogie de la morale familiale*, Paris, Seuil.

**Lesnard L.** (2009), *La Famille désarticulée*, Paris, Puf.

**Levy R. & Widmer É. D. (dir.)** (2013), *Gendered Life Courses Between Standardization and Individualization. A European Approach Applied to Switzerland*, Zurich, Lit Verlag.

**Lewis J.** (1992), « Gender and the Development of Welfare Regimes », *Journal of European Social Policy*, vol. 2, n° 3, p. 159-173.

**Mariot N., Mercklé P. & Perdoncin A. (dir.)** (2021), *Personne ne bouge. Une enquête sur le confinement du printemps 2020*, Grenoble, UGA Éditions.

**Mimouni S. & Rosenstein É. (dir.)** (2022), *Les Politiques sociales à l'épreuve de la pandémie*, Zurich, SEISMO.

**Paugam S.** (2014), « Introduction. Intégrations et inégalités : deux regards sociologiques à conjuguer », in Paugam S. (dir.), *L'Intégration inégale*, Paris, Puf, p. 1-25.

**Paugam S.** (2022), *Le Lien social*, Paris, Puf.

**Paye S.** (2021), « Le sentiment de manquer de temps à l'épreuve du confinement », *Temporalités*, n° 34-35, <http://journals.openedition.org/temporalites/9319>

**Picq F.** (2011), *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, Brest, Éditions Dialogues.

**Qian Y. & Hu Y.** (2021), « Couples' Changing Work Patterns in the United Kingdom and the United States during the Covid-19 Pandemic », *Gender, Work & Organization*, vol. 28, n° 2, p. 535-553.

**Raiber K. & Verbakel E.** (2021), « Are the Gender Gaps in Informal Caregiving Intensity and Burden Closing Due to the Covid-19 Pandemic? Evidence from the Netherlands », *Gender, Work & Organization*, vol. 28, n° 5, p. 1926-1936.

**Revillard A.** (2016), *La Cause des femmes dans l'État. Une comparaison France-Québec*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

**Rivière C.** (2017), « La fabrique des dispositions urbaines. Propriétés sociales des parents et socialisation urbaine des enfants », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 216-217, n° 1-2, p. 64-79.

**Sainsbury D. (dir.)** (1994), *Gendering Welfare States*, Londres, Sage Publications Ltd.

**Sayer L. C. & Gornick J. C.** (2012), « Cross-national Variation in the Influence of Employment Hours on Child Care Time », *European Sociological Review*, vol. 28, n° 4, p. 421-442.

**Segalen M. & Martial A.** (2019 [2013]), *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin.

**Sevilla A. & Smith S.** (2020), « Baby Steps. The Gender Division of Childcare During the Covid-19 Pandemic », *Oxford Review of Economic Policy*, vol. 36, supplement 1, S169-S186.

**Studer B.** (2014), « Genre et protection sociale », in Brodiez-Dolino A. & Dumos B. (dir.), *La Protection sociale en Europe au xx<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

**Thierry X., Geay B., Pailhé A. et al.** (2021), « Les enfants à l'épreuve du premier confinement », *Population et sociétés*, n° 585.

**Tillmann R., Kuhn U., Kühr J., Thiévent R., Tabin J.-P.** (2021), « Effets de la pandémie de coronavirus et du semi-confinement sur les conditions de vie : une analyse de l'enquête "Covid-19" du Panel suisse de ménages selon les catégories de revenu », Berne, OFAS.

**Trägårdh L.** (1997), « Statist Individualism. On the Culturality of the Nordic Welfare State », in Stråth B. & Sørensen Ø. (dir.), *The Cultural Construction of Norden*, Oslo, Scandinavian University Press, p. 252-285.

**Trotter S.** (2021), « Ways of Being Together During the Covid-19 Pandemic. Support Bubbles and the Legal Construction of Relationships », *Frontiers in Sociology*, vol. 6, <https://doi.org/10.3389/fsoc.2021.730216>

**Valarino I.** (2016), « Les congés parentaux révélateurs de politiques et de représentations genrées », in Le Goff J.-M. & Levy R. (dir.), *Devenir parents, devenir inégaux. Transitions à la parentalité et inégalités de genre*, Zurich, SEISMO, p. 235-261.

**Van de Velde C.** (2014), « La famille à l'épreuve de la crise » in Paugam S. (dir.), *L'Intégration inégale*, Paris, Puf, p. 27-43.

**Villac M., Strobel P. & Commaille J.** (2002), *La Politique de la famille*, Paris, La Découverte.

**Walby S.** (2020), « Varieties of Gender Regimes », *Social Politics, International Studies in Gender, State & Society*, vol. 27, n° 3, p. 414-431, <https://doi.org/10.1093/sp/jxaa018>.

**Weber F.** (2005), *Le Sang, le Nom, le Quotidien. Une sociologie de la parenté pratique*, La Courneuve, Aux Lieux d'être.

**Widmer É. D., Kellerhals J., Levy R.** (2004), « Quelle pluralisation des relations familiales ? Conflits, styles d'interactions conjugales et milieu social », *Revue française de sociologie*, vol. 45, n° 1, p. 37-67.

**Widmer É. D., De Bel V., Ganjour O., Girardin M. & Zufferey M. E.** (2020), « Dynamiques familiales et Covid-19. Réactions à la période de confinement », in Gamba F., Nardone M., Ricciardi T. & Cattacin S. (dir.), *Covid-19. Le Regard des sciences sociales*, Zurich, SEISMO, p. 159-177.

**Winblad U., Swenning A. & Spangler D.** (2022), « Soft Law and Individual Responsibility. A Review of the Swedish Policy Response to Covid-19 », *Health Economics, Policy and Law*, vol. 17, n° 1, p. 48-61.